

## LES VOIX CÉLESTES

## TROISIÈME PARTIE.—RÉDEMPTION. (suite)

## LE GOLGOTHA

LES ANGES (chœur invisible)

Mère console-toi, Là-Haut Jésus t'entend ;  
O Reine de nos cœurs, ta couronne t'attend.  
Mère de Jésus-Dieu, recueille nos cantiques  
En ta vaste douleur, au seuil de nos portiques.

Rédemption ! Rédemption  
Sur toute nation !

Notre céleste cour chante enfin la victoire  
Du Sauveur, de Jésus reposant en sa gloire.  
Oui, réjouissez-vous, ô rois de l'univers,  
Ce Rédempteur puissant a conquis les enfers !  
Terre, réjouis-toi d'une hymne d'allégresse,  
Car Dieu t'a secourue au sein de ta faiblesse.  
Enfin Il a chassé les horreurs de la nuit,  
Où tu dormais, vaincue. Enfin sa splendeur luit.  
Au pied de cette croix s'élève son Eglise,  
Qui conduira tes fils dans la terre promise.  
O délectable jour, pendant lequel le ciel  
S'unissait à tes fils pour chanter l'Eternel.  
O jour rempli d'amour, où le Dieu d'espérance  
Sacrifiait pour toi sa sublime existence.

Mère, console-toi, Là-Haut Jésus t'entend ;  
O Reine de nos cœurs ta couronne t'attend.

UN ANGE (invisible)

Que les chrétiens offrent des sacrifices  
A cet Agneau les comblant de délices,  
Car Il mourut pour ses tendres brebis,  
Son innocence a payé leurs délits.  
Vous la verrez, cette douce hécatombe,  
Briser l'horreur des voiles de la tombe.  
La vie, en Lui, le funeste trépas  
Se sont livrés de terribles combats ;  
Mais de la mort Il conquiert le délire,  
Et nous chantons sa force sur la lyre.

LES ANGES (chœur invisible)

Rédemption ! Rédemption  
Sur toute nation !  
Victoire à Dieu ! Victoire !  
Jésus est plein de gloire !

Applaudissons ce combat radieux,  
Que Dieu livrait sous la voûte des cieux.  
Et vous, Fils éternel, Victime expiatoire,  
Sur la mort et l'enfer chantant votre victoire,  
De leur funeste bras, brisant les aiguillons,  
Acceptez la ferveur de vos saints bataillons.  
O Dieu de Nazareth, répandez sur la terre  
Vos dons, votre clémence en ce jour de mystère.

Mère, console-toi, Là-Haut Jésus t'entend ;  
O Reine de nos cœurs, ta couronne t'attend.  
Mère de Jésus-Dieu, recueille nos cantiques  
En ta vaste douleur, au seuil de nos portiques.

Rédemption ! Rédemption  
Sur toute nation !  
Victoire à Dieu ! Victoire !  
Jésus règne en sa gloire !

*J. R. Legault*

(Fin de la troisième partie.)

## LES CLOCHES DE PAQUES

Etes-vous comme moi ? Moi, j'adore les légendes,  
autant que les enfants aiment les contes de fées.

Quand il n'est pas de l'intérêt scientifique d'en constater l'authenticité, je n'y toucherais pour rien au monde, même dans le but de rectifier un point d'histoire.

Mais il y a légende et légende.

Il faut que la légende soit jolie, touchante ou héroïque. Il faut qu'elle soit auréolée de poésie. Sans cela, ce n'est qu'une vulgaire fausseté que l'on doit biffer d'un trait de plume, quand on le peut.

Oui, il y a légende et légende.

Autant il répugne à mon imagination d'entendre grogner un pourceau sur les talons de saint Antoine,

autant ma rêverie s'éclaire et sourit à l'aspect de saint François d'Assise, servant la messe et se retournant au moment de l'élévation pour imposer silence aux hirondelles, pépant et voltigeant sous le dôme de Sainte-Marie-des-Anges.

Une légende bien gentille, bien fraîche, bien poétique, et que je serais bien fâché de voir disparaître de l'Évangile des petits enfants, c'est celle des Cloches de Pâques.

Les cloches de Pâques s'évadent silencieusement de leurs cages aériennes, dans la nuit lugubre du Vendredi-saint, et, ainsi que de grands oiseaux mystérieux, filant à travers l'espace jusqu'à la Ville-Eternelle, pour s'en revenir toutes gaies, tout enrubanées, légères et sonores, nous annoncer, de leurs carillons joyeux, la suprême et consolante nouvelle : *Resurrexit sicut dixit !*

Quand j'étais tout petit, tout petit, c'était là pour moi une des illusions les plus dorées, une des croyances les plus chères qui aient jamais bercé mon enfance et hanté ma cervelle de moutard enthousiaste et avide de merveilleux.

Le soir du Jeudi-Saint, les deux coudes sur l'allège de ma fenêtre, les deux poings dans les cheveux, comme pour mieux aiguïser l'intensité de mon attention, je regardais longuement, longuement, les grands clochers de Québec s'effacer et s'évanouir par degrés dans les ors estompés du crépuscule, et finalement disparaître dans la teinte uniforme et brumeuse de la nuit.

Alors, je voyais — oui, vous pouvez m'en croire — je voyais les grands clochers de Québec s'éclairer tout à coup comme d'une vague et phosphorescente lueur de rêve.

Les auvents des vieilles tours s'ouvraient d'eux-mêmes, ou tout au moins cédaient sous l'effort de mains invisibles.

Et, comme une volée d'oiseaux de bronze s'échappant des cavités sombres, les cloches, muettes depuis le matin, prenaient ensemble leur vol pour s'en aller se perdre au loin, bien loin, dans les profondeurs enténébrées du ciel.

Je les voyais comme je vous vois : les grosses, à l'essor plus pesant, tenant l'arrière-garde, et, gravement, ayant l'air de commander la manœuvre.

Les petites, plus alertes et plus légères, un peu folichonnes peut-être, voltigeant en avant, comme dans une envolée de jeunesse, toutes fières — je le devinais — de cette liberté d'un jour, avec l'immensité des airs pour domaine et pour limites.

Et quand la belle vision s'était éteinte dans les lointains nébuleux de la nuit tombée, je quittais ma chère fenêtre et j'allais me blottir frileusement sous mes couvertures, avec une émotion dont je sens encore le délicieux ébranlement.

O souvenirs d'enfance ! on a beau vieillir, comme vous nous tenez bien au cœur, à toutes les fibres du cœur !

Comme vous avez surtout de bons retours attendris ! A propos de retour, je n'ai jamais vu celui des cloches de Pâques. Elles revenaient trop tard pour qu'on me permit de rester debout à les attendre ; et trop tôt, le matin, pour que je pusse être témoin de leur rentrée triomphale dans les lanternes vides des grands clochers de Québec, dont les arêtes métalliques s'allumaient aux premiers feux du jour naissant.

Mais je sais qu'elles arrivaient de Rome, ointes et bénites par le pape, et mises comme des princesses, avec de longues écharpes de satin rose, des couronnes de diamants et de fleurs, et de belles robes d'or et d'azur flottant radieuses dans les airs irisés par les reflets de l'aurore.

Cette légende des Cloches de Pâques m'a toujours ravi ; mais je croyais sincèrement être le seul qui eût jamais assisté de visu au fantastique départ, lorsque hier matin, je vis venir à moi, toute souriante et battant des mains, ma petite Pauline.

Cinq ans ! juste assez d'âge pour converser avec une poupée, c'est-à-dire pour se laisser caresser par cette divine sylphide que les sages de ce monde ont surnommée la folle du logis ; mais, aussi, juste assez de connaissances pour, à un moment donné, se laisser

entraîner par quelque parent de la sylphide jusque sur le terrain scabreux du mensonge.

— Papa, me dit-elle, devine ce que Pauline a vu cette nuit !

— Les clochs partir pour Rome, sans doute ! fis-je, dans l'intention d'intéresser la mignonne.

— Qui te l'a dit ?

— Mon petit doigt.

— Oh ! que c'était joli, papa ! s'écria-t-elle en tendant ses menottes dans un grand geste d'admiration.

— Où les as-tu vues, comme cela, les belles cloches ?

— Les ai vues sortir du clocher et des grandes tours, là-bas.

— Vraiment ?

— Oui, papa ; parties avec des ailes, dans le ciel.

— Ah !

— Oui, oui ! comme des oiseaux, c'était beau, beau !

— Il y a autre chose qui n'est pas beau du tout, et c'est ce que tu fais là, Pauline.

— Quoi ?

— Un mensonge.

— Un mensonge ? Non, papa, Pauline ment pas ; c'est la vérité.

— Pauline !

— Sûr, papa, sûr et certain !

— Ecoute, ma fille, je ne puis pas te permettre de conter des histoires comme celle-là ; tu n'as pas vu les cloches partir pour Rome.

— Oui, papa, Pauline les a vues toutes, toutes ! fit l'enfant les larmes aux yeux et un sanglot sur les lèvres.

Devant cette insistance, et surtout cet air de sincérité, j'hésitais, désespéré, comme on le suppose bien, de voir mon enfant mentir avec un pareil aplomb.

Je tâchai de la faire revenir sur ses pas :

— Voyons, lui dis-je avec insinuation, écoute, ma chérie ; les cloches ne partent que la nuit, tu ne pouvais pas les voir sortir du clocher de Saint-Jacques et des tours de Notre-Dame. Il faisait trop sombre, et c'est trop loin...

— Ah ! mais, papa, Pauline les a pas vues comme ça, tiens, s'écria-t-elle en s'écarquillant les yeux avec ses petits doigts ; pas comme Pauline te regarde, toi !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que Pauline les a vues les yeux fermés comme ça, tiens !

Et la petite fermait les yeux bien serrés.

— Quand Pauline ouvrait les yeux, voyait tout noir ! ajouta-t-elle.

Et j'embrassai la chère petite, franchement ému de reconnaître si bien chez elle la fille de son père.

Voilà la preuve, mes amis, qu'on peut fort bien voir s'envoler les cloches de Pâques ; il n'y a qu'à le vouloir.

*Pauline Richelle*

## NOUVELLE CANADIENNE

LA VOIX DES AMES DU PURGATOIRE

Quand on voit ces bons vieux du bon vieux temps, je veux dire d'il y a cinquante ans, se contenter, pour toute distraction, d'un petit jardin à cultiver ou de quelques lapins à élever et cela avec un soin admirable, on se demande si l'exactitude et l'amour du travail ont toujours été leur règle de conduite. Détrompez-vous, tous ces vieux avaient en horreur les livres d'écoles. Ils étaient les plus *smart* et les plus *blood* de leur temps dans l'art de jouer des tours.

J'en connais pour qui cette profession avait des charmes inconnus et qui aujourd'hui vous racontent les exploits de leur jeunesse avec un aplomb ou un sang-froid admirable.

C'est ainsi que dans un paisible petit village, situé à quelques lieues de Montréal, vivaient et vivent encore aujourd'hui, deux amis qui s'étaient étroitement liés